Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

50 | 2015
Varia

Fumie Kawamura, Diderot et la chimie. Science, pensée et écriture, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2014, 585 p. ISBN 978-2-8124-1792-4

François Pépin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5258>

DOI : 10.4000/rde.5258

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 390-393

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

François Pépin, « Fumie Kawamura, Diderot et la chimie. Science, pensée et écriture, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2014, 585 p. ISBN 978-2-8124-1792-4 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 29 novembre 2015, consulté le 31 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5258>

Propriété intellectuelle

tale, d'autres plus obscurs, susceptibles de l'être un jour. A-t-il tort ? a-t-il raison ? Au lecteur, qu'il aide à penser, de prendre le relais...

Cette ébauche d'argumentaire, dont il faut renvoyer la suite à d'autres lieux, veut témoigner du grand intérêt que suscite à mon sens l'ouvrage de Colas Duflo, si convaincant dans l'espace des textes qu'il contribue à élargir. Faisant à juste titre crédit à Diderot philosophe et écrivain, Colas Duflo propose des analyses qui mettent à mal nombre d'opinions reçues, tout en ouvrant à la recherche contemporaine le champ d'une féconde discussion, éventuellement contradictoire.

Pierre CHARTIER

Fumie KAWAMURA, *Diderot et la chimie. Science, pensée et écriture*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2014, 585 p. ISBN 978-2-8124-1792-4.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat soutenu en 2009, prend pour objet un thème qui gagne de l'ampleur dans les études sur Diderot et, plus largement, sur les philosophes du XVIII^e siècle : la chimie. À la suite d'autres travaux, Fumie Kawamura examine l'usage que Diderot fait de la chimie tout comme la manière dont des analogies et des images chimiques éclairent l'œuvre diderotienne. La force de l'approche choisie est le refus de séparer des registres qui, chez Diderot encore plus que pour d'autres auteurs du XVIII^e siècle, ne sont pas dissociables : la réflexion épistémologique, la méditation philosophique, l'élaboration d'images voire la rêverie. Le sous-titre de l'ouvrage, « Science, pensée et écriture », indique un parti pris assumé ensuite par le livre : pour aborder un lieu transversal comme la fermentation, centre de l'étude, il faut articuler les analyses philosophiques, scientifiques et littéraires.

Fumie Kawamura construit son propos en commençant par la chimie comme modèle épistémologique pour s'intéresser ensuite à la fermentation comme modèle de la pensée analogique puis comme dispositif d'interaction dans le dialogue. Le pari est donc de passer d'une réflexion épistémologique sur une science et l'un de ses concepts importants (la fermentation) à des lieux où la chimie devient davantage un modèle d'écriture et de construction du discours. Je tiens à saluer cette démarche car elle seule permet de prendre acte de l'importance de la chimie chez Diderot et d'éviter sa réduction à une source commode d'images plus ou moins détachées de la pratique et de la théorie chimiques savantes. Le choix de la fermentation se révèle particulièrement judicieux car, comme le montre Fumie Kawamura, elle traverse différents enjeux de l'œuvre diderotienne et, surtout, éclaire le travail de sa pensée. Comme d'autres travaux l'avaient déjà montré, Diderot ne se contente pas d'utiliser la chimie, il pense avec elle. L'originalité du travail de Fumie Kawamura me

semble alors surtout consister dans l'étude de la double dynamique de l'écriture et de la pensée. Cela suppose de s'appuyer sur les occurrences du vocabulaire de la fermentation, mais sans en rester à une étude lexicale. Il faut au contraire remonter jusqu'aux raisons profondes de l'intérêt pour ce terme chimique et montrer, ce qui est parfaitement accompli, qu'il prend pour Diderot au moins autant la forme d'une « image matérielle », d'une catégorie métaphysique pour méditer sur l'activité matérielle, peut-être même d'un lieu de la rêverie matérialiste, que celle d'un concept technique.

La première partie de l'ouvrage, qui aborde la chimie et la fermentation sous l'angle de l'épistémologie et de l'histoire des sciences, se justifie donc pleinement. On peut cependant se demander si elle n'aurait pas gagné à cibler plus vite ce qui sera l'enjeu du reste de l'ouvrage, à savoir la fermentation. En effet, la présentation de la chimie du XVIII^e siècle (parfois du XVII^e siècle) et du rapport que Diderot noue avec elle peut parfois sembler rapide et mobiliser des catégories que l'historiographie récente a dépassées ou a compliquées. Ainsi, classer les chimies du XVIII^e siècle en cartésienne, newtonienne et rouellienne est discutable, ne serait-ce que parce que ces deux premières classes n'existent pas comme telles. L'idée même de chimie cartésienne est très problématique, comme l'a bien montré Bernard Joly, et si la chimie académique du début du siècle est en large part mécaniste, cela recouvre de nombreuses nuances (voir les travaux de L. Principe, B. Joly, F. Pépin). De même, s'il existe une chimie newtonienne en Grande Bretagne articulant les affinités à la gravitation, les chimistes français ont pu lire Newton autrement en invoquant notamment les « powers » de l'*Optique* et le droit à travailler sur les rapports sans avoir à statuer sur les causes cachées (B. Bensaude-Vincent, I. Stengers, C. Lehman). On pourrait encore soutenir, avec plusieurs historiens récents, que l'essentiel est de toute façon ailleurs : les chimistes se définissent en premier lieu par un certain type de travail expérimental et d'éclairage des opérations, non par l'affiliation à une grande école théorique.

Il me semble aussi que la présentation de la chimie de Rouelle pose plusieurs problèmes en raison d'oppositions trop rapides. Il n'est pas vrai que Rouelle ne s'intéresse pas aux affinités, puisque, au contraire, il les expose dans ses cours (voir Lehman) et est l'artisan d'une table revue à partir de celle de Geoffroy, qui est celle que l'*Encyclopédie* fait figurer dans les Planches (voir Lehman et Pépin). En outre, on ne peut dire que Rouelle s'écarte de la chimie newtonienne, le rapport entre Rouelle, les rouelliens et la postérité de Newton étant bien plus complexe comme l'avait déjà montré Hélène Metzger. Il est aussi un peu rapide de considérer que cette chimie subvertit les autorités comme celle de l'Académie, Rouelle étant membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris comme la plupart des chimistes importants de l'époque en France.

On peut également discuter les thèses concernant la rencontre de Diderot avec la chimie. Il y a bien sûr là matière à interprétations diffé-

rentes. Mais il me semble difficile d'accepter l'idée d'un Diderot mécaniste d'inspiration cartésienne jusqu'aux *Pensées sur l'interprétation* (incluses) découvrant la chimie avec Rouelle. L'analyse des « Cinquièmes conjectures » ne me semble pas pouvoir soutenir que Diderot s'inscrit dans la ligne d'un mécanisme de l'impulsion, ne serait-ce que parce qu'il parle d'attraction. S'il limite la portée d'une sphère d'attraction à un système de molécules, ce n'est pas pour refuser l'effectivité causale à l'attraction. Et même si les affinités sont peu visibles comme telles, cette série de conjectures aborde bien le problème qu'elles soulèvent : l'organisation et la réorganisation microscopique des corps hétérogènes qui échangent des parties matérielles. À ce propos, on ne peut soutenir que le vocabulaire chimique est absent de ce texte, Diderot parlant de corps élastiques *mixtes*, ailleurs d'éléments hétérogènes. À mon sens, Diderot connaissait déjà assez bien la chimie, quoique d'une manière encore livresque (il mentionne d'ailleurs les livres des chimistes comme un modèle pour apprendre l'art expérimental), et il vaut mieux considérer que les *Pensées* puis le cours de Rouelle marquent une transition plus qu'une rupture totale. Quoi qu'il en soit, il est certain que Diderot connaissait déjà la chimie de Rouelle et d'autres chimistes récents à l'époque des *Pensées*, au moins par l'article CHYMIE de Venel. Il est aussi certain qu'il a rédigé des centaines d'articles à portée chimique dans les premiers tomes de l'*Encyclopédie*, que les onze recensés (p. 95) ne représentent nullement.

En revanche, les analyses sur la fermentation sont conduites avec précision et l'ouvrage propose d'intéressantes perspectives. Fumie Kawamura souligne notamment que le propos diderotien sur la fermentation déborde toujours le discours scientifique et s'inscrit dans des vues alchimiques sur la genèse matérielle des choses. Cette idée aurait pu être renforcée à partir de ce que l'introduction du cours de Rouelle rédigé par Diderot dit de l'alchimie, cette ouverture historique étant de Diderot et non de Rouelle comme l'ouvrage l'affirme à plusieurs reprises.

La deuxième partie montre non seulement que la fermentation est une analogie récurrente, mais qu'elle est un modèle pertinent pour aborder la démarche analogique elle-même. C'est l'une des idées les plus intéressantes de l'ouvrage. Le modèle chimique permet en effet de souligner la dimension productive de l'analogie chez Diderot et de préciser sa fonction : non imiter la nature en spectateur, mais reproduire en imagination son acte créateur. Les belles pages sur l'athanor et autres vases permettant d'imaginer des processus génétiques sont très suggestives et ciblent fort bien la spécificité de Diderot parmi les penseurs inspirés par la chimie. On peut dès lors regretter que le modèle fermentaire ne soit pas ensuite davantage au centre du propos. Car les analyses sur l'analogie, précises et savantes, s'attardent sur le passage d'un modèle mathématique à un modèle harmonique, sans réellement développer les intuitions sur le rôle de la fermentation. Il faut attendre la fin de la partie pour avoir un retour suivi sur le modèle fermentaire, qui prend alors plutôt la forme

d'une affirmation de « parallèle » entre tel passage et la chimie. Cela ne permet pas une comparaison développée avec les autres paradigmes ni une démonstration suffisante de la présence de ce modèle dans tous les textes cités. J'aurais beaucoup aimé que l'ouvrage creuse ici davantage les belles pistes qu'il ouvre !

La troisième partie aborde une question classique sous un jour original. Il s'agit d'éclairer le dialogisme diderotien par des lieux chimiques jouant un rôle d'interaction, sur le modèle du « grain de levain » qu'est le Neveu et qui redonne à chacun son individualité. Sans entrer dans le détail du propos, serré et précis, je voudrais souligner l'intérêt de l'idée directrice, qui invite à étudier la fonction dialogique complexe, faite de liens et d'oppositions, d'éléments textuels chimiques qui éclairent la dynamique du texte à partir de celle des personnages. Une telle démarche conduit sans doute parfois à solliciter un peu le texte, sans toujours établir ce qu'il y a de spécifiquement chimique, mais elle n'en est pas moins très intéressante.

Pour conclure, cet ouvrage me semble tout à fait intéressant en raison de deux idées originales et fécondes : la fonction paradigmatique de la fermentation dans la démarche analogique et le rôle dynamisant d'éléments chimiques textuels dans le dialogisme. Si j'ai émis quelques réserves sur certains points concernant l'épistémologie et l'histoire de la chimie, cela n'altère en rien l'intérêt de ces perspectives. Le livre de Fumie Kawamura est une contribution importante à l'étude des fonctions de la chimie dans les dynamiques de l'œuvre diderotienne.

François PÉPIN

Sergueï V. KOROLEV, *La Bibliothèque de Diderot. Vers une reconstitution*, Centre international d'Études du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2014, 132 p. ISBN 978-2-8455-9093-9.

En 1765 prenait fin le labeur intense pour l'*Encyclopédie*. Afin d'accéder à une aisance financière qui lui permit notamment de doter sa fille, Diderot souhaita vendre son seul bien négociable, sa bibliothèque, riche en littératures grecque, latine, française, italienne et anglaise, sans oublier les ouvrages historiques et scientifiques ainsi que les dictionnaires. Par l'entremise de Grimm, il aliéna à Catherine ces quelque trois mille volumes réunis depuis son arrivée à Paris. L'Impératrice se comporta en mécène éclairé : généreusement doté, le Philosophe en garda très librement l'usufruit sa vie durant, à charge pour ses héritiers de les faire parvenir après sa mort à leur lointaine propriétaire.

Les vingt caisses envoyées par Madame de Vandeuil à Saint-Pétersbourg en 1785 étaient accompagnées d'un catalogue très détaillé, élaboré par Villière, le factotum de Grimm. Hélas, ce précieux document a